

Zeitschrift: Trans : Publicationsreihe des Fachvereins der Studierenden am Departement Architektur der ETH Zürich

Herausgeber: Departement Architektur der ETH Zürich

Band: - (2017)

Heft: 30

Artikel: Le basilique

Autor: Jobin, Oscar

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-918668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Basilique Oscar Jobin

VOYELLES

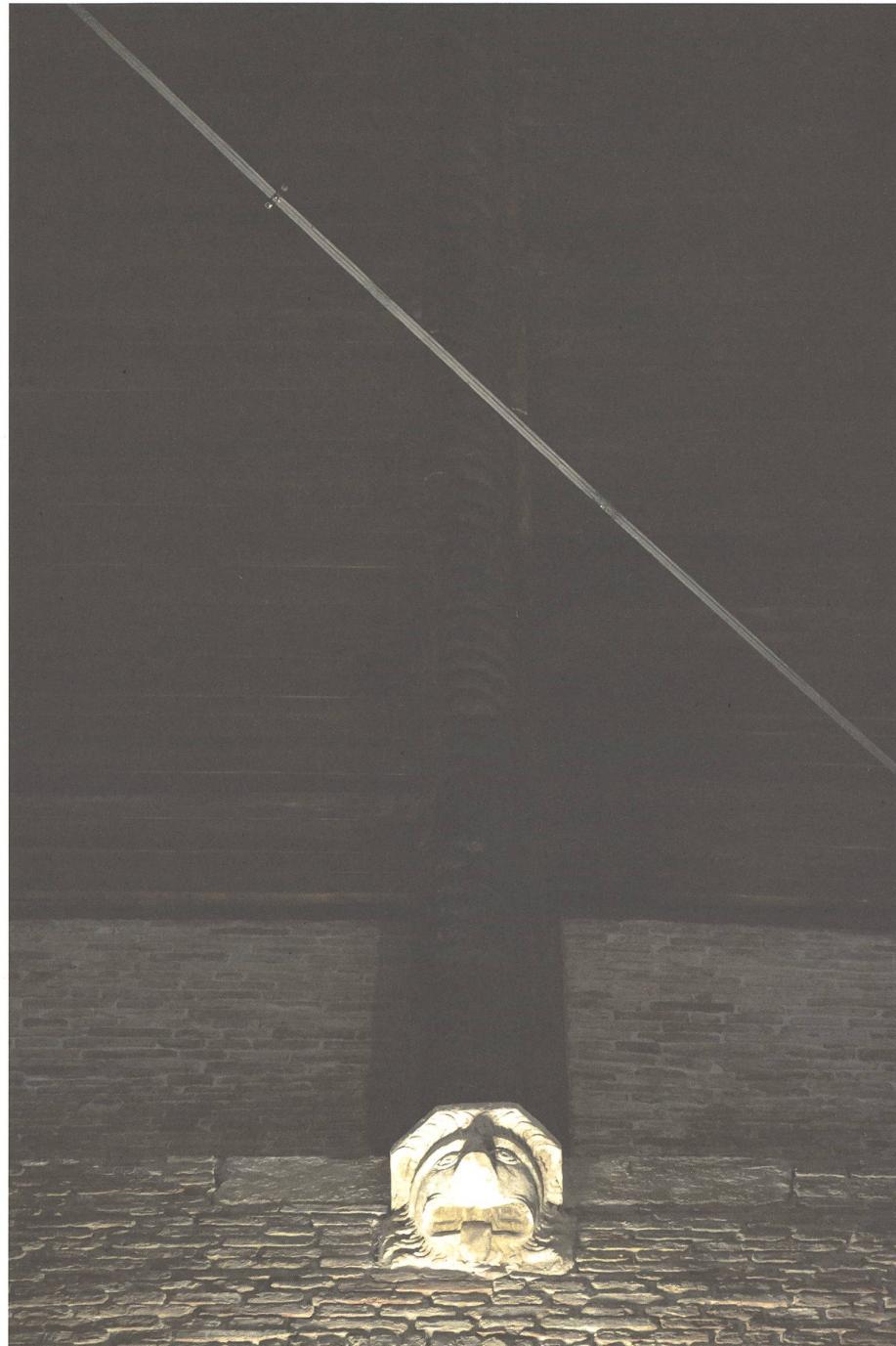
A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(Arthur Rimbaud, 1883)



Cet immense espace est comme suspendu quelque part, ne reliant rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il était là, avant. Presque mille ans d'histoire coulent de la voûte et vont s'étendre dans l'ombre du bois, courant à travers les ombres, plongent mon corps dans une agréable léthargie. Ce lieu m'apparaît comme propice à l'oubli. Je m'y sens de plus en plus confortable. Est-ce la température ambiante ? Je crois que c'est l'ombre, la taille du plafond, la brique rouge et ces figures à moitié humaines qui me regardent et m'interrogent. Celles-ci jettent sur moi leurs yeux de pierre comme la nuit demande à l'enfant ce qu'il est venu y faire. Je les observe à la dérobée. En voici une, par exemple, qui soulève une

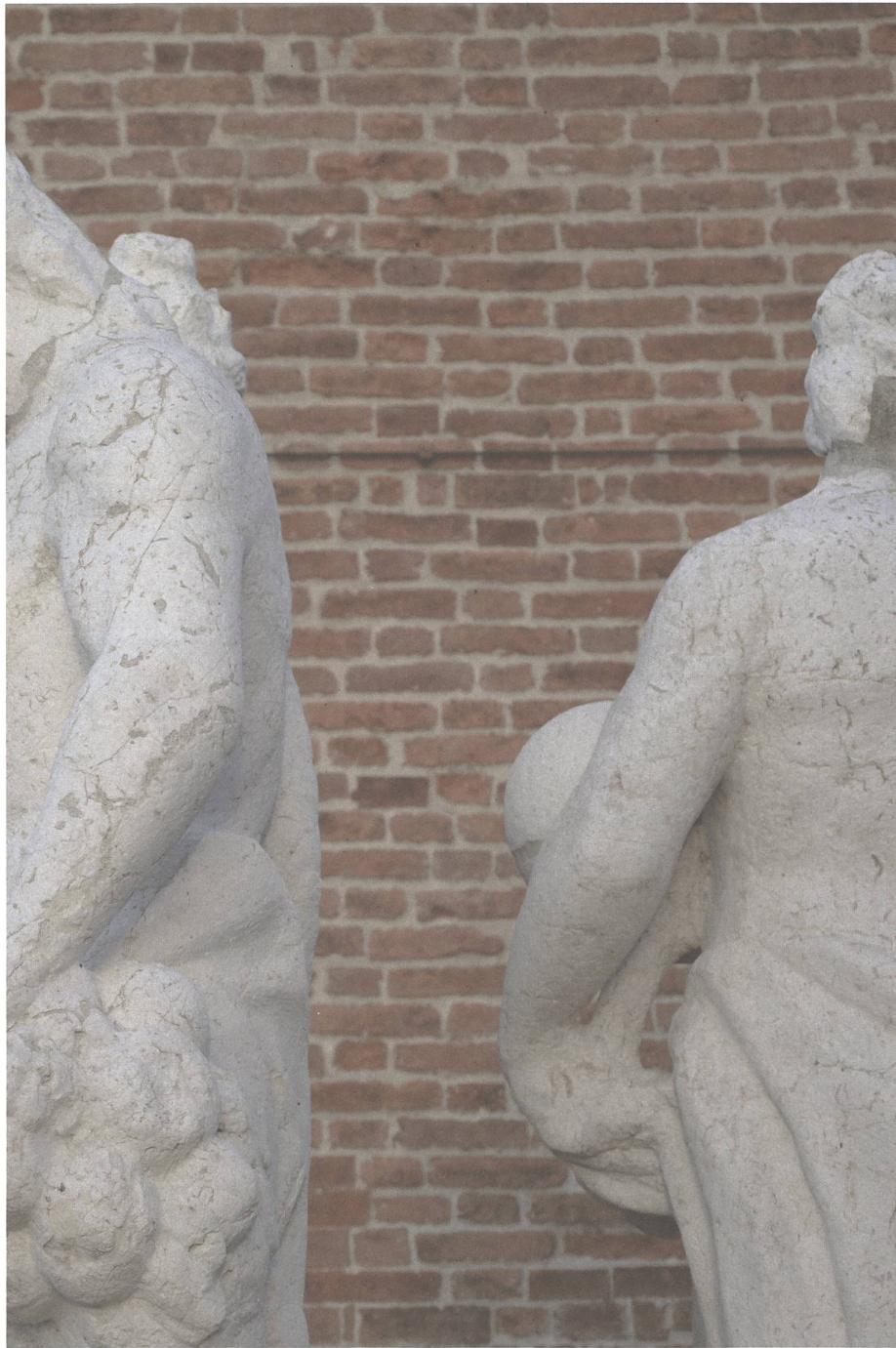
fenêtre et porte un faisceau de la voûte. J'y arrête un instant mon regard puis repars, trop étonné par cette bouche entrouverte, comme prête à tout prendre, comme si l'espace entier de la salle avait été préparé pour elle, comme si cette figure et ce lieu terminaient ensemble une boucle dans laquelle je n'avais pas de place. L'espace n'a donc pas le besoin d'être vu, il est là par défaut, il était là avant moi, avant l'enveloppe, voué à rester vide. Ces figures ne décorent rien, ne déjouent aucun sort, elles chassent l'homme hors de l'espace, le forcent à voir dehors. Pourtant, lorsque je dirige les yeux au-delà de la salle, je ne vois aucun extérieur, juste une ombre qui semble courir devant les fenêtres.



J'ai quitté la salle qui disparaît derrière moi. C'est un couloir qui me guide maintenant. Il longe le mur qui me cache ce premier espace. À côté, le soleil prend son bain sur un mur qui est bien trop étroit pour lui. Il déborde sur le sol, m'éblouit. Je ne distingue plus rien. Le contraste est violent avec la salle précédente.

Aussi, je sens ne pas être seul. Cette fois, il n'y a plus uniquement ma présence avec celle de l'espace, nous sommes plusieurs et il y a le soleil. Celui-ci nous relie. Mais je ne suis sûr de rien car je ne vois que de la lumière. Et si gens il y a, alors ceux-ci ne parlent pas, ou tout au moins chuchotent, car je crois entendre des murmures.

Puis soudain un enfant. Il me heurte, je trébuche, étonné, m'appuie sur quelque chose. Ah, c'est le mur ! Non, c'est une colonne. Je suis encore maladroit, ne me fais pas confiance, mes doigts se resserrent sur les aspérités de la pierre. Je regarde l'enfant disparaître derrière un angle du couloir. Je regarde la colonne. Elle n'a rien à faire de moi mais elle m'accueille. Celle-ci me dit juste ça, ironique. Je crois qu'elle est ivre, le soleil l'inonde. Palladio le savait. Il l'a su tout le temps, dès le début : cet enfant, le soleil, ma faiblesse, la colonne et son ivresse. Il l'a dressée là, l'a laissée monter, l'a laissée vivre en sachant intuitivement tout le reste.



J'ôte ma main de la colonne et continue mon chemin. Quelque part il y a des rires. Est-ce dehors, dans la ville ? Viennent-ils d'à travers les âges, de cette salle vide, de l'intérieur ? Est-ce cet enfant de tout à l'heure ? La lumière semble s'atténuer. Je tourne à cet angle où l'enfant avait disparu.

Ces rires, à nouveau. Ils font comme des vagues, une onde qui s'élève, s'effrite et puis s'affaisse. Je tourne la tête. A gauche, au-delà des colonnes, peut-être que mes yeux pensent distinguer quelques formes : toitures, figures humaines toutes petites sur une place, stands de marché ? Mais tout cela reste entrecoupé de cette même clarté qui auparavant m'aveuglait. Toujours ces rires. Je décide malgré tout de ne plus y faire attention et m'approche un peu plus des colonnes, m'appuie contre la balustrade, me penche. Là, en dessous de moi, à un, deux mètres de la mienne apparaît une tête, morte. Un animal.

Bouche ouverte, il n'a plus de lèvres mais deux cornes, une rimbambelle de fleurs accrochée à chacune d'elles. Je dois m'écartier, m'éloigner, ne plus voir cette figure, ne plus l'approcher. Mais elle me hante et son visage décharné annule en moi la moindre raison que je parvienne à rassembler. Il n'y a rien que cette face maintenant qui rit, fort, haut, qui fait trembler les murs, qui entre en résonance avec la pierre, le calcaire, les dalles du sol, les briques rouges. Qu'est-ce pour une image, que fait ici cet animal ? Quelques parties de ma mémoire me parleraient de références, de l'empire romain, la prospérité, la vache, le bœuf, les fleurs. Je ne vois que folie. Chaque motif du bâtiment crie alors et semble se réjouir de mon absence de repères. Il n'y a plus de lumière, il n'y a que des motifs, une incroyable masse de visages qui crient et qui chantent.



Dans cette déferlante de perceptions, je me décide malgré tout à continuer. Peut-être qu'au bout du couloir ou dans le suivant, le bâtiment se calmera. Il me faut quelque chose de plus stable, moins de décor, plus de logique.

Le couloir, après un nouvel angle, offre effectivement quelques nouveautés. Sur la gauche, il n'y a plus ni colonnes, ni lumière. Cette fois, c'est un mur. Me vient enfin l'apaisement souhaité. Il fait sombre, quoique moins qu'au tout début. La lumière est rare, mais douce.

Je réalise alors que ce couloir plein de lumière était une loggia. Enfin, je peux sourire. Je viens de passer devant toute la ville. Effaré par les décors de cet édifice, je n'arrivais qu'à pressentir la place et les autres bâtiments. C'était bien la ville. Ironique-

ment, c'est depuis l'obscurité que je le découvre. L'espace se joue décidément de moi. Je ris presque. C'est qu'à présent l'entier du bâtiment prend lentement forme dans ma conscience. Finalement, je crois tout percevoir : la grande salle vide, le couloir, les colonnes puis les rythmes du soleil et, quelque part, les rires. Je suis effectivement entre deux mondes que cette loggia me montre et me propose. Le gothique et la ville avec, au centre, Palladio. L'ordre des volumes et du décor suit une musique qui lui est propre. Je m'y suis laissé porter. Ma main parcourt le relief de ce nouveau mur, ses douces irrégularités. Je retrouve, dans une autre échelle, le même cycle que dans le reste du bâtiment : une alternance de timidité, clarté, effarement, douceur, et le mur s'ouvre. Une porte, j'y entre. Des escaliers.



À l'étage suivant vient une autre ouverture, cette fois-ci plus de porte. Avant même de sortir je comprends, j'entends le même rythme, j'entends la musique de la structure et puis soudain je suis dehors, je suis dessus, en haut ! Toute la lumière est là, mais il n'y a plus de colonnes et le ciel est tellement grand que cette même lumière me paraît délicate et fragile. Soulagé, calmé, je longe cette dernière terrasse. Vicence s'offre enfin à voir. D'autres personnages sont là, qui dirigent mon regard tantôt vers le ciel, tantôt vers la ville. Ils ne disent rien, observent silencieusement le monde, figés dans la même contemplation qui m'habite. De l'autre côté, dans ce mur qui a continué sa course jusqu'ici, de larges trouées circulaires découvrent des fenêtres et, lorsque je m'en approche, je vois cette

toute première salle, striée maintenant de taches de lumière. Comme tout a l'air simple, petit, ridicule, depuis ici ! Plus loin la terrasse fait un angle, comme la loggia qu'elle recouvre. Ici je décide de m'arrêter, déguster ce que j'ai reçu jusqu'à maintenant, ne pas forcément poursuivre. Encore une fois je me penche à la balustrade, observe Vicence et ses détails. C'est là qu'un dernier murmure me parvient. Je me retourne, personne. Puis je découvre à côté de moi cet enfant. Le visage sans expression, lavé par le soleil et le bleu du ciel, les yeux fixés sur quelque réalité qui n'a jamais existé. J'avance, vais lui demander quelque chose puis me ravise, réalisant que c'est bien inutile. Alors je replace mon coude sur la balustrade et observe son silence, ses yeux de pierre. Il ne rit plus, ne dit plus rien.

Oscar Jobin, né en 1990, est diplômé de l'Ecole cantonale d'art du Valais (ECAV). Sa recherche artistique s'est tournée vers les points de convergence du voyage, de l'art, de l'espace et du texte. Il suit actuellement des études d'architecture à l'Ecole polytechnique de Zürich.